

LE FRANCANGLAIS COMME CONSTRUCTION SOCIO-IDENTITAIRE DU « JEUNE » FRANCOPHONE AU CAMEROUN¹

Valentin Feussi

FLSH – Université de Douala

EA 4246 - DYNADIV – Université François Rabelais de Tours

valfeussi@yahoo.fr

Introduction

La place du francanglais dans la société camerounaise est d'autant plus paradoxale que le regard porté sur ce parler, bien que péjoratif pour l'essentiel, n'empêche qu'il s'ancre de plus en plus profondément et au quotidien dans les pratiques linguistiques des Camerounais. Toutes les analyses (Féral, 2007-a, 2007-b, 2004, 1998, 1994 ; Harter, 2007 ; Ngo Ngok-Graux, 2006 ; Fosso, 1999 ; Essono, 1997, 2001 entre autres) sont unanimes sur un point : il s'agit d'un parler de jeunes, créé dans le but de s'exprimer en toute intimité, une manière de matérialiser une frontière dans leurs rapports aux adultes. Son statut emblématique ne souffre d'aucune contestation sociale. Toutefois pour mieux comprendre sa fonctionnalité sociale, j'ai pensé utile de mettre en évidence le critère de positionnement des groupes (à géométrie variable que reconnaissent les linguistes sans véritable illustration cependant) afin de situer le francanglais (comme d'autres parlers mixtes) dans une dynamique de l'instabilité des usages caractéristique du plurilinguisme (Coste, Moore et Zarate, 1997) ou bien de l'alterlinguistique (Robillard, 2007).

Je voudrais dans cet article, commencer par exposer ma démarche. Cela permettra par la suite de comprendre que le francanglais, au delà de sa vitalité sociolinguistique, reste ouvert par sa dynamique socio-fonctionnelle. Il sera enfin présenté comme un parler plurilingue qui se généralise lentement, mais sûrement dans une dynamique plurilingue, et peut donc être vu comme un ensemble de représentations.

Le corpus

Cet article est construit sur des observables produits grâce à une ouverture méthodologique, qui m'a permis de « faire feu de tout bois ». J'ai suivi en cela la dynamique ethnosociolinguistique qui peut se résumer en ces termes : « tout est bon à prendre, ça dépend de ce que l'on en fait » (Blanchet, 2007 : 349). C'est pourquoi je n'ai pas hésité à faire usage d'entretiens menés selon l'approche compréhensive (Kaufmann, 1996), de corpus non sollicités (coupures de journaux, émissions

¹ Une version préliminaire de cet article est publiée en ligne sur le site de l'*Equipe virtuelle* « Français identitaire des jeunes en Afrique – pratiques, représentations, enseignement », sous le titre « Le francanglais dans une dynamique fonctionnelle : une construction sociale et identitaire du francophone au Cameroun » ; voir <http://www.sdl.auf.org/IMG/doc/Feussi-def.doc>. Je remercie Carole de Féral pour la lecture et les suggestions faites, tout en assumant la responsabilité des incorrections qui persisteraient dans le texte.

radiophoniques et audio-visuelles, « conversation spontanées »). Je n'ai pas non plus omis d'exploiter mon expérience de membre de la communauté, qui a été très utile dans la réalisation des différentes séances d'observation de situations dans lesquelles j'étais impliqué. Je reste dans cette logique qui considère que le corpus ne renvoie pas à « un ensemble de faits à décrire » (Cellier, 2002 : 51). Il est plus large, et désigne « la résultante du travail des différents membres de l'interaction, mis en relation triangulaire des observables avec leurs contextes de productions, mais aussi avec les observables subjectifs obtenus des locuteurs » (Feussi, 2006 : 160)

Comment j'ai procédé ? Constructiviste (Le Moigne, 1994), ma démarche s'est beaucoup servie d'entretiens et d'observations, selon la tradition ethnographique classique. Les entretiens ont été réalisés entre les années 2003 et 2006, et appartiennent à un ensemble plus vaste de presque 55 entretiens de deux heures en moyenne, avec des témoins de sexes, d'âges et de professions différents. Ils se sont déroulés sans guide stable car c'est surtout la logique du témoin que j'ai suivie, ce qui n'exclut pas que je sois parfois intervenu pour le ramener vers des sujets qui me préoccupaient et dont il aurait parlé auparavant, ou bien que ses déclarations auraient laissé supposer. A la fin de chaque journée de travail, je réorganisais les informations de mon carnet de notes en écoutant mes enregistrements ou en me rappelant dans la mesure du possible tous les phénomènes enregistrés par ma mémoire, susceptibles d'être pertinents pour le sujet traité. Cela m'a permis de construire des fiches qui m'ont aidé à classer mes produits. C'est dans cette logique que j'ai parfois compris que j'étais parvenu à un point de saturation², dès lors que je n'arrivais plus à dégager d'informations nouvelles. L'interprétation (dont le début se situe pour les entretiens, pendant la phase de réalisation de ces entretiens) continuait néanmoins, par un croisement des différents phénomènes. Cela a permis, en partie, qu'émergent les produits grâce auxquels cet article a été élaboré.

C'est dire que pour les enquêtes, j'ai fonctionné selon une dynamique d'adaptation, suivant une approche éclectique. Elle a permis de faire émerger des phénomènes dans un apparent désordre, mais dont la compréhension pourrait partir d'une notion devenue classique en sociolinguistique, la vitalité ethno-linguistique.

Une dynamique socio-pragmatique : la notion de vitalité ethno-sociolinguistique

Développée par Giles, Bourhis et Taylor (1977) cité par Hamers et Blanc (1983), l'idée de la vitalité ethno-linguistique renvoie à cet ensemble de facteurs qui permettent à un idiome dans une communauté plurilingue, de survivre et de se développer en maintenant une certaine particularité la distinguant de l'ensemble, ce qui lui permet de se positionner comme distincte des différents parlars d'autres groupes. Plus un groupe a de la vitalité, plus il aura des chances de survie voire de positionnement en tant que groupe singulier. Robillard (1997) résume efficacement

² Il faut savoir que la saturation, à défaut d'être celle du terrain, peut aussi être celle du chercheur qui n'a plus de nouvelles questions à poser. Si toute interprétation met en rapport le chercheur avec ses propres catégories de pensée en relation avec celles des témoins, il faut également reconnaître que pour effectuer un travail à dimension macrosociolinguistique, il faudrait un recoupement de plusieurs individualités et donc de plusieurs chercheurs. Aucun d'eux, à partir d'un travail personnel, ne peut prétendre construire une théorie générale.

le concept de vitalité sociolinguistique qu'il rapproche des notions de « status » et de « corpus » chères à Chaudenson, et régulés par Calvet (1994) pour expliquer le dynamisme d'une langue dans un pays (bien que ses visées soient interventionnistes). La critériologie utilisée fait surtout appel à la fonctionnalité. Pour une langue, il s'agit entre autres:

- de son degré d'usage : le rapport des locuteurs dans l'ensemble du pays;
- de son degré de reconnaissance : officialité;
- de son degré de fonctionnalité : possibilité qu'elle a de remplir des fonctions ponctuelles qu'on lui destine.

Ces trois considérations³ sont assez efficaces car en abordant la fonctionnalité, le locuteur est inscrit au centre des préoccupations. On peut ainsi interroger la langue sur un macro-espace tout comme dans un cadre moins élargi. Je pense par exemple au cadre interactionnel et donc aux représentations que le locuteur aurait de la langue. Ainsi, une langue aura plus de succès dans un cadre sociétal, si elle permet aux différents locuteurs de résoudre des problèmes de différentes natures, dont les plus importants seraient interactionnels et identitaires. Une reconnaissance officielle serait malgré tout, un atout supplémentaire.

En résumé à cette petite définition de la vitalité, passons le francanglais au crible des différents critères de détermination de la vitalité d'une langue tels que définis *supra* mais que je rappelle pour un souci de clarté de cette présentation : démographie, officialité, fonctionnalité⁴.

L'aspect démographique

Plus une langue a des locuteurs, plus elle est dynamique. Une des méthodes efficaces de déterminer le nombre de locuteurs d'une « langue » est de passer par le recensement de la population. Nous ne serons cependant pas bien servi dans cette logique. En effet, si on s'inspire du recensement général de la population effectué en novembre 2005 et dont les résultats sont encore attendus, les seules langues prises en compte sont celles officielles et celles « nationales ». Dans la rubrique réservée à l'alphabétisation des personnes de 12 ans et plus, on peut ainsi lire sur le questionnaire du BUCREP⁵:

- pour des langues nationales :
 - « noms »
 - « quelles langues nationales le recensé sait-il lire et écrire ? » (espace réservé pour six langues au maximum)

³ On pourrait réduire ces derniers critères qui se rejoindraient dans les représentations. Le caractère officiel, mais surtout la fonctionnalité d'une langue amène en effet ses (non) locuteurs, à développer à son sujet des idées, croyances et attitudes, dont l'implication directe pourrait être visible sur des pratiques, ou même des comportements sociaux. En d'autres termes, les représentations seraient un critère à prendre en considération dans la détermination de la vitalité d'une langue.

⁴ En regard de l'importance de cet indice dans cet article, je le mettrai en valeur dans un titre plus important que les deux premiers.

⁵ Organe chargé du 3^{ème} recensement général de la population et de l'habitat de 2005.

- pour les langues officielles, une seule question est posée : « le recensé sait-il lire, écrire et parler une des langues officielles » (anglais et français) ?

Il n'est nullement fait état d'un autre type de langue, excluant *de facto* les autres idiomes n'ayant pas l'onction du pouvoir étatique. Si je me conforme à l'option institutionnelle, on pourrait penser que le francanglais (comme le pidgin par ailleurs) n'a pas pignon sur rue. Comment donc identifier les francanglophones ?

Dans les représentations des Camerounais et autres chercheurs qui s'intéressent au Cameroun, le francanglais connaît pourtant une expansion sociale certaine. Il est généralement présenté comme un « sociolecte générationnel » (Féral, 2004 :522). Il est possible de constater que dans les différents centres urbains du pays, presque tous les jeunes (entre 6 et 35 ans environ) en auraient une pratique à divers niveaux. Sur un plan estimatif, on peut donc penser que pour un pays dont plus de la moitié de la population⁶ est faite de jeunes, il ne serait pas surprenant qu'y soient dénombrés environ six ou sept millions de francanglophones⁷.

Le degré d'officialité

Pour ce qui est du deuxième critère, le degré d'officialité, le francanglais est rangé sur un plan pragmatique, au même niveau que les autres langues d'origine camerounaise⁸. En effet, bien que rythmant le quotidien des populations, il ne fait l'objet d'aucune attention institutionnelle. Cela se comprend puisque les autorités, des chercheurs comme certains de mes témoins d'ailleurs, redoutent que cela ne soit un frein à l'apprentissage du français. Par son ouverture formelle en effet, par l'absence de norme sur le plan lexical et syntaxique en particulier (Essonno, 2001 : 78), il serait une des causes de la dégradation du niveau du français. Louis (cadre, 53 ans) :

ouais ça a fait que l'enfant ne sait + où se situer + bon vraiment moi je crois que ça a beaucoup joué sur la langue ++ *je comprends* [pase] actuellement on ne sait plus qui parle le français + on ne sait même + qui parle l'anglais ++

⁶ Les estimations de 2003 qui relèvent de l'Institut National de la Statistique sont d'environ 16 millions d'habitants (Harter, 2005 : 94)

⁷ Ce terme est de moi, et désigne la catégorie des locuteurs du francanglais.

⁸ On peut toutefois penser que les langues d'origine camerounaise se trouvent à un tournant important. En effet, Feussi (2007-b : 132, note) indique que « cette situation est en train de changer car l'introduction de langues nationales dans le système scolaire est annoncée depuis quelques années. Un des éléments probants de cette volonté est la nomination au Ministère des Enseignements Secondaires le 07 août 2007, d'Inspecteurs Pédagogiques chargés des Langues et Cultures nationales, dont le rôle premier sera probablement d'élaborer des programmes ». Dans la même logique, la circulaire N° 07.4905 du 09 novembre 2007 du Ministre de l'Enseignement Supérieur qui instruit l'ouverture de filières « Langues et de Cultures Camerounaises » dans les Universités du pays, est une mesure qui prépare les acteurs du secteur éducatif à l'introduction de langues camerounaises dans l'enseignement tant à l'université que dans les structures de formation des enseignants. J'énonce ce point pour dire que certaines langues d'origine camerounaise pourraient devenir moins dévalorisantes par rapport au français, même si l'hypothèse de la domination institutionnelle du français par ces langues n'est pas encore envisageable en l'état actuel des pratiques.

ni le patois il n'est plus là ni le français il n'est pas là ni l'anglais il n'est pas là
(rires) l'enfant ne maîtrise finalement rien

Ceci n'est toutefois pas fondé à mon avis car des enquêtes m'ont permis de constater que les jeunes francanglophones avaient une pratique assez régulée des différentes (pôles⁹ de) langues, de leurs répertoires, et tenaient régulièrement des discours dans du français « correct » quand le besoin s'imposait.

En fait, pour mieux comprendre la vitalité du francanglais qui n'a cessé d'accroître son champ communicatif, il faut interroger le troisième critère de vitalité, en observant des jeunes dans des interactions entre eux ou avec certains adultes, ce qui permettrait de réaliser qu'à côté de son extension démographique, le francanglais se présente au Cameroun comme une véritable « langue » à enjeux. Il présente donc socialement une certaine fonctionnalité. Ses locuteurs ont en effet développé comme presque toute la population, une véritable compétence stratégique¹⁰ mais avec un répertoire dans lequel le francanglais a une place de choix.

Tout en demeurant un médium de communication, le francanglais a donc été investi d'autres fonctions sociales (Harter, 2007 ; Queffelec, 2007) sur lesquelles je voudrais insister, pour montrer qu'elles seraient des éléments de compréhension, de stabilisation possible du francanglais. Ce sont la posture générationnelle et le positionnement social entre autres.

Construire des frontières générationnelles

En plus d'être ce parler qui permet aux jeunes de se démarquer et de garder discrètes des informations intimes, il est devenu un emblème, un moyen de (se) reconnaître, de (se) donner une identité endo et exo-groupe. Il devient dès lors un objet véritable de marquage de frontière, comme le confirme Pascal (étudiant, 22 ans) :

quand on était là et on savait que + si + vous voulez jouer la maman + *hmm* sachant que la mère comprenait français + sachant que la mère comprenait l'an-le: pidgin *ouais ouais* il faut trouver un machin pour détourner

Le choix du francanglais par les jeunes est donc motivé par le désir d'isoler l'adulte de leur interaction. En clair, bien que présente dans le contexte de communication, la *maman* en est isolée, le choix linguistique se présentant comme

⁹ Je préfère le terme « pôles » à la place de « variétés » communément utilisé. L'avantage est que ce nouveau terme suppose des mouvements d'attraction/répulsion vers l'un ou l'autre pôle de langue, lequel fonctionnerait donc comme un aimant qui attire quand les conditions s'y prêtent et qui repousse quand ce n'est pas le cas. Pour plus de clarté, le francanglais cohabite avec plusieurs autres idiomes, lesquels sont convoqués par les locuteurs selon des besoins ponctuels : attribution / refus d'identités, reconnaissance, entre autres. En d'autres termes, le terme « pôle » suppose des frontières fluides et flexibles à la différence de « variétés » qui implique plus de rigidité.

¹⁰ Il s'agit au fait de passer d'une « langue » à l'autre selon le contexte. On parlera donc d'alternance codique qui se présente comme une stratégie assez efficace du bilingue.

un mur, une frontière qu'elle ne peut franchir. Les jeunes peuvent donc parler de sujets discrets, voire parler de la *maman* sans courir le risque de se faire réprimander.

Pourtant, son utilisation (par celui supposé ne pas en être un locuteur légitime) permettrait de briser la frontière et de s'introduire dans une communauté à laquelle on ne serait pas un membre *a priori*. Romuald (animateur radio, 38 ans)¹¹ affirme donc :

oui + même le franc-anglais là + je le parle aussi très très bien + c'est facile ++ l'autre jour à la maison ma fille ne voulait pas que je vois: son bulletin + j'ai entendu comment elle disait à sa soeur qu'elle ne va pas me montrer son bulletin + je suis venu la voir quand son amie était partie j'ai dit que l'enfant-ci tu me wanda¹² seulement + je vais [du]¹³ comment + je [wet]¹⁴ vos bulletins depuis et personne ne me [shu]¹⁵ son travail + vous voulez me [sisia]¹⁶ ou quoi ++ j'ai j'ai dit comme ça et je suis parti ++ le matin dimanche elle est venue me voir que papa tu as appris à parler ça où + du coup le soir elle m'a apporté son bulletin et depuis c'est à moi qu'elle vient dire que tel garçon me dérange tel garçon est mon ami

L'utilisation du francanglais apparaît donc ici comme un déclic qui a permis au père d'entrer en possession du bulletin de sa fille¹⁷, en créant *de facto* un certain climat de confiance avec sa fille. Le francanglais est donc ce moyen qui aura aidé à vaincre les frontières et à construire une équité qui permette des confidences, et donc une certaine intimité. Cette manipulation interactionnelle aura permis à l'adulte de se faire accepter parmi les jeunes dans le cadre familial, et donc de se construire une nouvelle identité, laquelle se présente donc ici comme ponctuelle, conférée par le rôle joué. Nous ne sommes donc pas loin de la théorie de la « face » de Goffman car c'est l'interaction qui règle tout, l'identité étant instable. En choisissant la « conformisation » (Kastersztein, 1990 : 31) comme une stratégie identitaire aboutissant à cette victoire, le *papa* aura réussi à faire tomber la frontière, à briser la glace.

¹¹ Romuald, comme Louis, n'est pas pro-francanglais. Cependant, il se sent parfois obligé de faire appel à cet idiome dans des interactions avec les enfants de son voisin, ce qui lui a permis, une fois au moins, de régler un conflit familial. Douze de mes témoins reconnaissent d'ailleurs l'importance de la pratique du francanglais (généralement considéré comme un pôle de français) dans la réussite de la gestion de conflits relationnels dans la société.

¹² Tu m'étonnes

¹³ Faire

¹⁴ Attendre

¹⁵ Montrer

¹⁶ Brimer

¹⁷ Sa belle-soeur dans la réalité.

Un désir de positionnement par le construction identitaire

Cette manoeuvre n'est pas unique dans les contextes plurilingues. Pour abolir des frontières, certains acteurs sociaux peuvent procéder par « visibilité sociale », par l'accent mis sur des spécificités qui permettent à l'autre de comprendre que le locuteur peut légitimement revendiquer son intégration dans le groupe. Je peux ici évoquer les difficultés que j'ai eues à effectuer des enregistrements en francanglais. Au début de mes enquêtes, chacune de mes tentatives pour faire parler cette « langue de yors » s'est soldée par un échec, les jeunes étant bien conscients que je ne partageais pas leurs préoccupations. Ils adoptaient donc spontanément un français plus ou moins correct, mais surtout pas de francanglais, une manière de pouvoir se resituer en basculant vers un nouveau cadre communicationnel dans lequel je serai inclus. J'ai donc usé de subtilités pour effectuer des enregistrements, en me faisant aider par des jeunes déjà admis dans des groupes tant dans la cour du lycée qu'au quartier. Un des jeunes (extérieur au groupe) qui m'a aidé à la collecte de produits a usé de la « visibilité sociale » : pour se faire accepter, sa stratégie a été de parler un francanglais très accentué, une manière de revendiquer en toute légitimité son acceptation dans le groupe. Il a donc pu s'approcher de pairs pour solliciter une information, voire enregistrer, sans crainte, leurs productions discursives.

C'est dire que le choix du francanglais serait parfois un moyen de socialisation, une clé ouvrant la porte de la communauté. La réalité se construit ainsi à travers des négociations d'identité, les acteurs cherchant au cours des négociations, « à imposer une définition de la situation qui leur permette d'assumer l'identité la plus avantageuse » (Poutignat et Streiff-Fenart, 1995 : 128). Le choix de langue se présente donc ici comme un processus permanent et jamais achevé par lequel l'identité, sociale et personnelle, se constitue dans une dynamique altéraitre.

On comprend donc que le choix dans les communautés plurilingues soit de transcender les catégories identitaires classiques des psychologues et des sociologues (Camilleri, 1990 ; Marc, 2005). A cause de la fluidité des pratiques, il paraît plus efficace de se retourner vers des catégories empiriques construites sur la fonctionnalité sociale. En contexte plurilingue, les identités des individus apparaîtraient comme des processus « virtuels » construits et évolutifs, qui deviennent « schémas de travail » dans différentes interactions (Kaufmann, 2004). Ces identités sont véhiculées par le langage qui devient un "*act of identity*" (Le Page et Tabouret-Keller, 1985). Parler serait alors (se) dire (affirmer en négociant son identité) et faire. Parler francanglais peut donc être considéré comme un moyen d'exclusion/inclusion, d'identification ; il permet par des stratégies interactionnelles de (se) situer ou d'être situé dans les différentes tentatives de socialisation, même s'il n'est pas facile d'oublier son anticonformisme initial.

La marginalité : quelle « peau dure » !

Malgré cette image positive que dégage le francanglais, sa représentation négative originelle (parler de marginaux) n'a pas disparue. Sur le plan formel par exemple, on assiste par endroit à des reconstructions qui ont amené Feussi (2006) à

penser à une revernacularisation du francanglais. Liliane (secrétaire, 23 ans) affirme par exemple avoir remarqué que dès que les garçons sont entre eux et ne veulent pas être compris, la tendance est de complexifier leur francanglais par des formes qui sortent de l'ordinaire :

tu vois non tonton + quand les garçons parlent entre eux + mes frères souvent ++ quand je passe ou bien ma sœur passe ils font comme si + ils se mettent à tourner les mots + comme ça comme si c'est le verlan qu'ils parlaient comme ça + pa-parce + quand je passe no :n + ils commencent encore à parler normalement

Une illustration supplémentaire de cette idée, c'est cet usage du francanglais par Martini (coiffeur, 25 ans) dans une version que je qualifierais de « hard » en comparaison avec celle habituelle qui serait plutôt « soft » :

pour illustrer son propos par quelques exemples de discours en francanglais avec des membres de son groupe, Martini part de cet exemple :

- Martini - bon par exemple on peut dire que gars méké
 E- mm
 Martini - quand on dire que gars méké ça veut dire que gars viens + ogbala + ogbala ça veut dire que regarde là bas
 E- ok
 Martini - donc on dire gars méké ogbala ++ il faut ogbala la ich là ++ bon on dit regarde méké + regarde + regarde un peu la femme là
 E- (rires)
 Martini - c'est comme ça c'est un codage
 E- (rires)
 Martini - ça se voit entre nous nous puisque nous sommes + la société + c'est un truc que ça se crée entre nous nous
 E- mm + je ne peux rien comprendre de ça
 Martini - justement + il y a beaucoup de gens qui ne peuvent pas comprendre
 E- et comment vous appelez-ça ? c'est du français ?
 Martini - pas que c'est du français mais c'est du bricolage
 E- du bricolage
 Martini - on peut en thème + ça c'est le code + le code des amis
 E- mm
 Martini - bon pour que quand quelqu'un vient s'introduire bon + c'est comme ça ++ si tu veux faire partie du cercle il faut que tu : c'est comme ça c'est comme ++ c'est comme bon + il y a encore une autre façon bon comme on dit que ++ gars trouve moi dans là
 E- mm
 Martini - si je te dis là que je un ré je suis kwanza + je suis un ré je n'ai rien ++ kwanza + je foiré
 E- ah d'accord
 Martini - qu'il y a de fois + il y a de fois qu'on reste entre les amis ++ bon avec les filles et puis bon + on voit une fille venir on dit que bon

- gars je suis kwanza d'elle ++ tu vois un peu bon quand on veut dire que la fille pour que lui comprend +++ elle ne comprend pas l'ami
- E- l'ami lui il comprend
- Martini - lui il comprend ++ c'est là ou il enchaîne il dit que tu suis ce que mon ami dit
- E- (rires) j'ai entendu ça quelque fois et je me suis dit mais tiens tiens qu'est-ce que ces gens sont entrain de faire ici- et sincèrement + et vous n'avez pas un nom précis pour désigner ça
- Martini - non
- E- comment vous passez par exemple du français à ce genre de parler
- Martini - c'est que c'est + je ne sais pas comment faire ça je ne sais pas comment vous expliquer
- E- oui on peut + non + parlons maintenant comme ça pour que tel ne comprend pas ++ ou bien je ne sais pas
- Martini - non + c'est quand on discute dans les commentaires normalement
- E- mm
- Martini - qu'on parle normalement français +++ mais entre nous nous +++ quand on est entre nous nous poliquement¹⁸ ++ peut être on a une réception c'est là où on emploie les codages là
- E- une réception
- Martini - peut-être quand on a une fête + oui puisque c'est des groupes
- E- oui oui donc il y a d'autres personnes
- Martini - puis d'autres garçons là +++ puis il viennent s'intégrer
- E- mm
- Martini - il dit que as la titpé là est o as gars je kwanza d'elle ++ ça veut dire que
- E- la petite là
- Martini - est belle
- E- ok ++ o as ça veut dire que quoi
- Martini - ça veut dire qu'elle est bien + elle est bien
- E- ok
- Martini - je kwanza d'elle + et puis il enchaîne je suis kwanza d'elle
- E- mm ++ bien on va essayer de passer à autre chose

Bien que francanglophone, je n'ai pu décrypter facilement cet extrait ; j'ai dû recourir à des traducteurs. Certains jeunes à qui j'ai fait écouter l'enregistrement ont vite fait de dire que bien qu'ils comprennent et parlent la version *soft* « appropriée et adaptée aux jeunes scolarisés » (Queffélec, 2007 : 284), certains termes n'étaient pas facilement compréhensibles¹⁹ par tout le monde.

¹⁸ Ce terme peut faire penser à « politiquement ». Dans la suite de l'entretien, Martini fera usage de « polémiqument » pour préciser sa pensée.

¹⁹ J'aurais souhaité faire écouter davantage ces bandes aux locuteurs. Les hypothèses que j'é mets ici sont donc essentiellement provisoires, dans l'attente d'enquêtes supplémentaires qui pourraient soit les conforter, soit les invalider. Il reste que mon expérience, mon implication, ma connaissance du terrain m'aident dans cette interprétation. Ce qui est toutefois intéressant à noter est que tous les francanglophones ne comprennent pas toutes les

Intéressons-nous au début de cet entretien, pour comprendre qu'une description linguistique d'une partie de l'extrait ci-dessus ne soit pas aisée pour toute personne non impliquée dans le groupe. J'ai dû me faire aider de Martini pour comprendre que *méké* est la forme verlanisée de *came*, comme *ich* est une verlanisation avec troncation de *chérie*. Le cas de *ogbala* qui apparaît comme la forme verlanisée de *regarde là-bas*, selon le témoin, m'a paru relativement difficile à expliquer. On pourrait néanmoins émettre l'hypothèse que *bala* serait une verlanisation de *là-bas*. Il manquera alors à découvrir comment les locuteurs obtiennent *og* à partir de *regarde*. Partons de la métathèse qui est l'opération la plus simple pour tout procédé de verlanisation (on aura la forme *gardere* [ga :dər]). Cela est suivi par la troncation du [r] final et de la réduction de la première syllabe avec l'effacement du trait "allongement" ([gadə]). Le schwa n'étant pas une voyelle accentuée dans ce cas, il s'élide, opération suivie de la perte du [d] qui n'a pas qualité à occuper la finale du mot. La forme obtenue après ces opérations est donc [ga]. Je pense cependant que la proximité de ce terme avec un autre mot utilisé en francanglais (*gars*) peut avoir conduit le locuteur à une nouvelle métathèse, laquelle permet d'obtenir (en plus d'une assimilation vocalique) la forme *og*. Par la verlanisation, la reconstruction devient formelle et structurelle. Cela vient appuyer le caractère identitaire et conscient de ces pratiques. Grâce à cet idiome, Martini comme Eric (ils sont du même groupe) admettent éloigner les indésirables.

Dans les rapports du locuteur à l'altérité, cette réappropriation du francanglais découlerait donc d'un désir de repositionnement, « d'une volonté de se distinguer au sein d'un marché dominé » (Bourdieu, 2001[1991] : 39). Queffélec (2007 : 284) explique autrement ce phénomène, en affirmant que les parlers mixtes présentent le plus souvent une « variété » « beaucoup plus cryptée et sujette à renouvellement, utilisée par les peu ou pas scolarisés et marginaux (voyous, enfants de la rue, travailleurs du secteur informel, etc.) ». Ce qui paraît important à mon sens est cette instabilité permanente qui serait le reflet de la société qui, évolutive, se construit et se (re)dynamise au quotidien, étant donné qu'elle constitue un cadre d'expression du plurilinguisme et du pluriculturalisme des populations.

Le francanglais dans une dynamique plurilingue ?

Plaçons ces usages comme des manifestations de la « flexibilité communicationnelle » (Gumperz, 1989 : 21 ou de l'« adaptation » caractéristique de la compétence plurilingue et pluriculturelle (Coste, Moore et Zarate : 1997). On comprendra alors quelle pourrait être la relativité des frontières construites, puisque cela s'opère au regard du critère identitaire (*supra*) présenté comme évolutif. Cela est

formes de francanglais. Cela nous rappelle donc son caractère argotique (Féral, 1989). Charles (cadre, 52 ans) affirme dans cette logique :

ça c'est parti de New-bell XXX les gens qui ont fait ça : + on avait des grands bandits hmm* à l'époque + à New-Bell [pasə] quand on était des petits on partait au Cordon Rouge + *okay* on avait des grands bandits on avait des Dépanou + des : Gaucher qui nous prenaient pour aller faire des combats dans les quartiers + c'est là où eux : i z ont créé un système pour se communiquer *hmm* qui était différent de ce que les autres utilisaient.

tellement courant dans les pratiques sociolinguistiques au Cameroun qu'il est devenu possible de reconsidérer la définition classique du terme « langue ».

Un enracinement social, progressif et généralisé

Idiome de jeunes, le francanglais est utilisé dans tout contexte informel (des salles de classe, des amphithéâtres et des salles de travaux dirigés, au marché et en famille, dans la rue), pour traduire une certaine convivialité, une intimité, ce qui suppose l'appartenance à la même communauté sociale.

Essentiellement oral à l'origine, ce parler est rentré dans la graphie ces dernières années, en étant usité pour animer certaines pages des journaux publics : *Cameroon-Tribune* dans « l'Homme de la rue » ; *Le Messenger* dans « Takala et Muyenga ». Actuellement, une publication destinée à l'éducation des jeunes utilise particulièrement ce parler. Il s'agit du mensuel *100 % Jeunes*, édité par des missionnaires catholique du Collège Mvogt à Yaoundé, mais qui regroupe des éléments de tout le territoire national. En outre, d'autres titres (*Le Popoli*, *Le Satirik Small No Bi Sick*) l'utilisent dans certaines rubriques. De même, des émissions radiophoniques l'utilisent comme moyen d'atteindre les jeunes dans les stations provinciales de la CRTV²⁰ (je pense à « Bagatelle » de la station urbaine de Douala) qui est l'appareil audiovisuel public, de même que dans les radios privées des centres urbains. A Douala par exemple, *Équinoxe* et par la suite *Sweet FM* comme *Canal2 International* font régulièrement des émissions dans lesquelles le francanglais est par moment utilisé. Ce qui est toutefois commun à toutes les situations d'utilisation de ce parler, c'est l'atmosphère de détente car sur les mêmes structures médiatiques, le français, tel qu'utilisé dans la rue, est exploité pour traiter des sujets sociaux plus sérieux et qui posent parfois des problèmes assez pathétiques (dans l'émission « Sans Tabou » de *Equinoxe* par exemple, ou bien « Entre Nous » de *STV2*). Lors de mes enquêtes sur le marché de Douala, j'ai remarqué que face à certains clients, les vendeurs utilisent comme langue d'adresse soit le pidgin-english (aux adultes), soit le francanglais quand la cible communicative renvoie aux jeunes, ou bien une langue locale s'il reconnaît le client, voire le français du quartier quand aucune référence ne paraît évidente.

Le francanglais s'inscrit donc dans une logique d'instabilité. Sur le plan linguistique, Fosso (1999 : 180) remarque par exemple que « ni l'orthophonie, ni l'orthographe²¹ ne semblent préoccuper les usagers du camfranglais ». Cela se comprend car sur le plan formel ce parler fonctionne à travers une certaine mobilité, flexibilité sociale qui justifie également la variété de représentations des locuteurs. « Truc » pour certains qui s'en éloignent, « argot », « langue » de sécurisation pour les jeunes, voire de socialisation ou d'exclusion pour d'autres, l'inconstance du francanglais a même fini par désarçonner des observateurs habités par l'idée de la norme. « Par son caractère composite, son manque d'uniformisation et de systématisation, le francanglais est voué à l'échec car il porte en lui les germes de sa

²⁰ *Cameroon Radio-Television*.

²¹ Prendre l'orthophonie et / ou l'orthographe comme critères de détermination d'une langue, c'est considérer en quelque sorte que seules les langues standard seraient des langues. Que faire du critère identitaire par exemple ?

propre destruction ». C'est ce que prédit Essono (2001 : 79). Cette flexibilité de la langue ne devrait pourtant pas surprendre car elle traduit son dynamisme, une vitalité qui permet aux locuteurs de (se) construire des identités et donc de (se) socialiser. Si cette idée est validée, cela reviendrait à reconnaître que ce parler existera tant qu'il continuera à se renouveler et à s'enrichir. Comment donc reconnaître une langue dans cette atmosphère aussi fluide ?

Des frontières pour la catégorie « langue » ?

Ces différentes réflexions remettent en scène une fois de plus le rapport entre identification et frontières de langues, lequel soulève dès lors une autre question non moins importante : à quoi servirait le fait de définir une langue ? Quand dit-on avoir affaire à une langue ? La langue sert-elle uniquement à la communication ?

Spéculer sur le francanglais de la sorte revient à reconnaître que si le critère de compréhension (vouloir / pouvoir comprendre) est vérifié, on peut avoir affaire à une « langue » plus ou moins autonome par rapport au français (Martini reconnaît bien des frontières entre ces deux parlars). Cependant, comment reconnaître que la version « hard » reste du francanglais mais avec une volonté d'exclusion d'autres francanglophones ? Dans la construction de frontières générationnelles par ailleurs, des adultes qui (ne) parlent (pas) le francanglais pensent qu'il s'agit d'une forme de français pour les jeunes. Pour comprendre cette apparente contradiction qui n'en n'est pas une dans les usages, il faut simplement reconsidérer l'interprétation de la situation. Par une contextualisation des usages (Blanchet, 2000 et 2003), on relativiserait la place des critères intralinguistiques, qui ne suffisent donc pas à définir une langue. En plus de cela (et pas toujours), l'aspect social paraît parfois plus important. C'est dans une telle synergie fonctionnelle que les considérations linguistiques et socio-identitaires se conjuguent dans la construction de la catégorie « langue ».

Ces jeunes sont donc très conscients de l'utilisation qu'ils peuvent avoir de ce parler « branché » qui, malgré tout, est parfois reconnu comme du français²² mais réutilisé de sorte à ne pas être accessible à tous les locuteurs du français. Cette acquisition/perte d'identité permanente s'inscrit dans une dynamique altéritaire (Robillard, 2007) caractérisée par la contextualisation de toute entreprise herméneutique. En effet, le Camerounais ne présente pas le même visage quel que

²² En regard de sa fonctionnalité et de sa diversité, on pourrait penser que le francanglais reste plus ou moins proche du français « standard », si on prend en compte des critères intralinguistiques (Bilola 2003, Essono 1997, 1998, Féral 1993, 1998, 2004, Fosso 1999, Mendo Ze 1990). Sur le plan sociolinguistique (surtout identitaire), il présente parfois des indices d'autonomie, qui pourraient permettre de conclure à l'existence d'une langue autonome. J'ai remarqué que dans l'ensemble, le francanglophone est très souvent un francophone, une autre manière de reconnaître que sa pratique s'inscrirait dans la pratique du français. Est-ce à dire alors que sur un plan structurel et représentationnel, le francanglais serait (du moins pour le moment) un des multiples visages du français au Cameroun ? Cela serait en ce sens une matérialisation de la profondeur de son appropriation, mais aussi de son instabilité sociolinguistique.

soit le contexte. Dans une étude focalisée sur les SMS, Feussi (2007-a : 77) constate que parfois, la fonction cryptique du francanglais

« est transposée vers un autre type de pratiques, dès que le constat de la perte par le francanglais de son image de pratique groupale est établi. Il ne serait donc pas exagéré de penser que la graphie mélangée épouse un ensemble de pratiques caractéristiques de sociétés plurilingues ».

Les pratiques linguistiques au Cameroun s'inscrivent assez souvent dans cette dynamique plurielle, dans laquelle seule l'image de soi et/ou de l'autre dans une logique circulaire, oriente les choix d'idiomes. En fonction des enjeux du moment, le locuteur pourra revendiquer, s'octroyer ou rejeter une identité, par le déplacement ou non vers un ou l'autre (pôle d'une) langue, dans une logique représentationnelle.

Francanglais, discours mélangé : une simple question de représentations ?

L'instabilité fonctionnelle du francanglais peut se définir en termes de socialisation / identité. Par sa plasticité sociale, le francanglais permet donc de construire / dissoudre des frontières, de prendre des identités et d'en octroyer. Il joue un rôle majeur dans la vie sociale des jeunes Camerounais. Il fonctionne ainsi de manière plus ou moins similaire au chiac du Nouveau Brunswick au Canada²³. Le linguiste peut penser que ce dernier est un idiome qui, sur le plan formel, fonctionne sur une matrice française. En effet, l'énoncé *je go si mon ami au market* prononcé dans le Nouveau Brunswick serait du chiac ; mais articulé au Cameroun par un Camerounais, on parlerait du francanglais. De même, *je worry toujours too much about les examens* peut être dit au Cameroun et on penserait immédiatement au francanglais. C'est donc dire quelle serait la part des représentations dans la définition de cette « langue », revendiquée et stigmatisée à la fois, mais surtout marque d'une identité centrifuge, en rapport avec les jeunes en particulier. Est-ce à dire cependant que chiac et francanglais seraient une même « langue » ? Je pense que non car sur un plan social, ces idiomes sont porteurs d'identités spécifiques à des contextes particuliers, chacun en ce qui le concerne²⁴. Interactionnelles et évolutives, les représentations ont donc une valeur significative dans la construction socio-identitaire d'individus et de groupes sociaux. C'est encore par elle qu'on pourrait facilement comprendre la variation (socio)linguistique qui amène une

²³ Ma connaissance du chiac vient de deux interventions faites à Tours le 31 mars 2005 dans le cadre des activités de la JE 2449 DYNADIV (aujourd'hui EA 4246 DYNADIV - Dynamiques de la diversité linguistique et culturelle). Ce sont « la nomination des langues en Acadie » par Annette Boudreau et les « représentations linguistiques et leurs rôles dans la construction identitaire des Acadiens de l'Abbaye Saint-Marie » par Mélanie Le Blanc. Les deux étaient respectivement enseignante et doctorante de l'Université de Moncton au Canada. Isabelle Violette (doctorante à l'Université de Tours) s'y est associée en fournissant des exemples supplémentaires. Toutes les trois sont des Acadiennes d'origine. Je leur adresse ma reconnaissance pour ces idées que leurs réflexions m'ont permis de développer.

²⁴ On répondrait facilement par la positive si on se limite dans l'analyse aux arguments linguistiques. Pourtant, la langue ne peut se limiter uniquement à cela. Elle a une valeur ethnologique indéniable qu'on ne pourrait pas ignorer dans toute spéculation sociolinguistique.

« langue » à prendre des formes diverses en fonction de contextes. Il serait alors logique que parfois, le francanglais, à la manière du chiac, soit tout simplement considéré comme un des pôles du français. Or dire de quelqu'un qu'il parle français, serait donc tout simplement inscrire sa subjectivité dans l'ensemble francophone.

L'idée de l'antagonisme (Frei, 1929) prend donc tout son sens, et met en valeur les négociations que se livrent les acteurs sociaux dans une perspective identitaire. Le corollaire le plus évident est donc qu'il faudrait légitimer la variation linguistique en se retournant vers une *sociolinguistication* des indices d'identification des différentes langues, et donc une mise en avant de la position du locuteur²⁵. Dans ce sens, utiliser le francanglais serait compris comme une manière d'affirmer son appartenance à la jeunesse urbaine camerounaise. A la différence du pidgin-english reconnu à Douala et dans les autres centres urbains comme une des principales langues commerciales, le francanglais n'a pas encore de contexte d'usage aussi solidement fixé. Féral (2007-b : 272) affirme par exemple que

« le *camfranglais* n'existe pas (pour le moment, en tout cas) en tant que code. C'est ailleurs qu'il faut chercher son existence : dans les représentations des locuteurs et dans leur discours ainsi que dans la perception qu'en ont les auditeurs camerounais, qu'ils soient locuteurs ou non de *camfranglais* ».

Il s'affirme cependant chaque jour davantage, dans une ambiance caractérisée par l'instabilité des usages et la fluidité des rapports aux langues. Leur accessibilité par les locuteurs serait alors fonction de la traduction (Robillard, 2007). Plus que la compréhension, cette dernière suppose l'expérimentation, une expérience humaine totale à laquelle on a accès par réflexivité. Comment on a fait, comment l'autre (qui se construit simultanément) a fait ? La traduction suppose donc la rencontre de deux constructions discursives historicisées, comme l'utilisation du francanglais et d'autres « langues » suppose la prise en compte d'un ensemble de critères stabilisés dans le contexte, de sorte qu'il soit possible de penser que des langues auraient un fonctionnement « chaotique » (Dawaele, 2001), selon un « équilibre dynamique » (Blanchet, 2003) que seul le *contexte historicisé* régulerait. Tout cela permettrait de comprendre l'importance du francanglais dans le processus de construction socio-identitaire. En ce sens, il pourrait (avec le pidgin), à certains moments, constituer un message assez expressif. Dans les processus de positionnement social, économique et politique, sa prise en compte pourrait d'ailleurs aider à juguler certains problèmes sociaux tournant autour de jeunes dont on n'ignore pas la fougue notamment dans les mouvements de contestation sociale (l'exemple des contestations sociales de février 2008 est en ce sens éloquent). En prenant en effet en compte toutes les composantes écologiques (dont les « langues »), on garantirait *de facto* la pertinence et la durabilité des programmes dans le sens du développement social.

²⁵ Pour plus de cohérence avec mon cadre épistémique, il serait d'ailleurs problématique de parler de locuteur. En effet, on peut bien influencer une pratique linguistique, ou bien être influencé par une autre pratique, bref entretenir des rapports avec une (variété de) langue sans en être forcément locuteur dans le sens de « celui qui parle ». Le locuteur doit donc être compris comme un individu entretenant des rapports socio-identitaires avec une « langue », même sans la pratiquer verbalement.

Conclusion

L'exploitation des représentations des Camerounais permet donc de comprendre que le rôle du francanglais ne se limite pas à la simple communication. Si les jeunes peuvent dire « ça se crée entre nous nous », cela reviendrait à reconnaître qu'il est devenu une véritable stratégie de positionnement social, comparable à plusieurs autres parlers de jeunes urbains. Sur le plan socio-fonctionnel, il gagne de plus en plus de terrain et devient un indice d'identification des jeunes (ou bien de ceux qui voudraient se présenter comme tels) Camerounais francophones urbains, sans pour autant perdre son étiquette originelle péjorative.

Son instabilité (socio)linguistique permet de le considérer comme un discours plurilingue, mélangé, grâce auquel le locuteur peut (s') identifier. Il devient dès lors difficile de vouloir considérer que seul le système permet d'identifier une « langue ». Le francanglais, comme tous les parlers pluriels, est assez évolutif. Sa fluidité serait un atout social pour les locuteurs, dans la présentation de soi. L'image sociale de cet idiome a d'ailleurs beaucoup changé, ce qui s'observe par exemple dans la glossonymie : du « français makro » (Féral, 1989), on est passé au camfranglais / francanglais. Ces nominations traduisent le passage d'un état de marginalité à celui d'une identité positive. Cette évolution serait également tout un vaste programme ethnologique ou anthropologique qui met en valeur les changements successifs de la société camerounaise dans laquelle la langue reste un élément identificatoire assez fortement ancré, qui ne peut s'interpréter efficacement que par un processus de contextualisation, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Bibliographie

- BLANCHET, Ph., 2007. « Biais et contre-biais : réflexions méthodologiques et épistémologiques sur la notion de « corpus » dans un cadre ethno-sociolinguistique », in M. Auzanneau (ed), *La mise en oeuvre des langues dans l'interaction*, Paris, L'Harmattan, pp. 341-352.
- BLANCHET, Ph., 2003. « Contacts, continuum, hétérogénéité, polynomie, organisation « chaotique », pratiques sociales, interventions ... quels modèles ? : pour une (socio)linguistique de la complexité », in Blanchet, Ph. et D. de Robillard (dir.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 279-308.
- BLANCHET, Ph. 2000. *La Linguistique de terrain : méthode et théorie - Une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, PUR.
- BILOA, E. : 2004[2003]. *La langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang.
- BOURDIEU, P., 2001[1991]. *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard.
- CALVET, L.-J. 1994. *Les Voix de la ville : introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.
- CALVET, L.-J. 1999. *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- CAMILLERI, C. et al. *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.

- CELLIER, C., 2002. *Éléments de syntaxe du français : méthodes d'analyse en grammaire générative*, 2^e édition, Gaëtan Morin.
- CHUMBOW B.S. et A.S. BOBDA, 2000. « French in West Africa : a sociolinguistic perspective », *International Journal of the Sociology of Language*, 141, pp. 39-60.
- COSTE, D., D. MOORE et G. ZARATE, 1997. *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Vers un Cadre Européen Commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes : études préparatoires*, Comité de l'éducation, Conseil de la coopération culturelle, Strasbourg, Editions de l'Europe.
- DEWAELE, J.-M., 2001. « L'apport de la théorie du chaos et de la complexité à la linguistique », in *La Chouette* n°32, publication du French Department School of Languages, Linguistics and Culture, Birkbeck, University of London, pp. 77-86, disponible sur www.bbk.ac.uk/lachouette
- ESSONO, J.-M. 1998. « Les créations lexicales en français d'Afrique. Le cas du Cameroun », in A. Queffélec (éd), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Publications de l'Université de Provence, pp. 189-195.
- ESSONO, J.-M. 1997. « « Le camfranglais » : un code excentrique, une appropriation vernaculaire du français », Frey, C. et D. Latin, *Le Corpus lexicographique : méthodes de constitution et de gestion*, AUPELF-UREF, Coll. Universités francophones, pp. 381-396.
- ESSONO, J.-M. 2001. « Le Cameroun et ses langues », *Cameroun 2001*, Paris, L'Harmattan.
- FERAL, C. de, 2007-a. « Décrire un "parler jeune" : le cas du camfranglais (Cameroun) », *Le Français en Afrique* N°21, pp. 257-265.
- FERAL, C. de, 2007-b. « Ce que parler camfranglais n'est pas : de quelques problèmes posés par la description d'un « parler jeune » (Cameroun) », in M. Auzanneau (ed), *La mise en oeuvre des langues dans l'interaction*, Paris, L'Harmattan, pp. 259-276.
- FERAL, C. de, 2004. « Français et langues en contact chez les jeunes en milieu urbain : vers de nouvelles identités », *Penser la francophonie, concepts, actions et outils linguistiques* – Actes des premières Journées scientifiques communes des réseaux de chercheurs concernant la langue, Ouagadougou (Burkina-Faso), 31 mai – 1^{er} juin 2004, pp. 513-526.
- FERAL, C. de, 1998. « Français oral et "camfranglais" dans le sud du Cameroun », in Queffélec A. (éd.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Publications de l'Université de Provence, pp. 205-212.
- FERAL, C. de, 1993. « Le français au Cameroun : approximations, vernacularisation et "camfranglais" », in Robillard D. de et Beniamino M., *Le français dans l'espace francophone* tome 1, Paris, Champion, pp. 205-218.
- FERAL, C. de 1989. *Pidgin-english du Cameroun*, Paris, Peeters/SELAF.
- FEUSSI, V., 2007-a. « A travers textos, courriels et tchats : des usages de français au Cameroun », in Pierozak, I, *Regards sur l'internet, dans ses dimensions*

- langagières. *Penser les continuités et discontinuités*, *Glottopol* n°10, pp. 70-85 ; disponible sur www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol
- FEUSSI, V., 2007-b. « Parler, décrire et enseigner (son) français à Douala : des pratiques contextualisées », communication présentée lors des *Journées scientifiques inter-réseaux « Partenariat entre les langues : perspectives descriptives et perspectives didactiques »*, AUF, Nouakchott (Mauritanie), 5-6-7 novembre 2007.
- FEUSSI, V., 2006. *Une construction du français à Douala - Cameroun*, Thèse de Doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FOSSO, 1999 : « Le camfranglais : une praxéogénie complexe et iconoclaste », in G. Mendo Ze (éd.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie : éléments de stratégies*, Paris, Publisud, pp. 178-194.
- FREI, H. 1993 [1929]. *La Grammaire des fautes*, Genève-Paris, Slatkine Reprints.
- GERBAULT J. et E. CHIA, 1990, « les nouveaux parlers urbains : le cas de Yaoundé », in Gouaini E. et N. Thiam (eds), *Des langues et des villes*, Actes du colloque international organisé conjointement par le CERPL (Paris V) et le CLAD (Dakar) à Dakar, du 15 au 17 décembre 1990, ACCT, pp. 263-277.
- GUMPERZ, J., 1989. *Engager la conversation – introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit.
- HAMERS, J. et M. BLANC. 1983 *Bilinguisme et bilingualité*, Bruxelles, Mardaga.
- HARTER, A.-F., 2007. « Représentations autour d'un parler jeune: le camfranglais », *Le français en Afrique*, n° 22, pp. 253-266.
- HARTER, A.-F., 2005. « Cultures de l'oral et de l'écrit à Yaoundé », *Glottopol* N°5, pp. 92-107. Revue électronique en ligne sur <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>
- JODELET, D. (dir.), 1989. *Les Représentations sociales*, Paris, PUF.
- KASTERSZTEIN, J., 1990. « Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités », in Camilleri et al, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, pp. 27-41.
- KAUFMANN, J.-C., 2004. *L'invention de soi - Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- KAUFMANN, J.C., 1996. *L'Entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- KLINKENBERG, J.M., 2002. « La Légitimation de la variation linguistique », *L'Information grammaticale* n°94, pp. 22-26.
- LÜDI, G. et B. PY, 2002 [1986]. *Etre bilingue*, Wien, Peter Lang.
- LE MOIGNE, J.-L. 1994. *Le constructivisme, tome 1 : des fondements*, Paris, ESF.
- MANESSY, G., 1994. *Le Français en Afrique noire, mythes, stratégies, pratiques*, Paris, L'Harmattan.
- MUCCHIELLI, A., 1991. *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF.
- MUCCHIELLI, A., 2000 [1996]. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.
- NGO NGOK GRAUX, E., 2006. « Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé », *Le Français en Afrique* N°21, pp. 219-225.

- NGO NGOK GRAUX, E., 2005. « Le "camfranglais" : usages et représentations » in Ploog, K. et B. Rui (eds), *Appropriations du français en contexte multilingue*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, pp. 231-239.
- POUTIGNAT, P. et J. STREIFF-FENART, 1995. *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.
- QUEFFELEC, A., 2007. « Les parlers mixtes en Afrique francophone subsaharienne », *Le Français en Afrique* N°22, pp. 277-291.
- RENAUD, P., 1979. « Le Français au Cameroun », in A. Valdman *et al* (eds), *Le Français hors de France*, Paris, Champion.
- ROBILLARD, D. de, 2007. « La linguistique autrement : altérité, expérienciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité: en attendant que le Titanic ne coule pas », in Blanchet, P., L.J. Calvet, D. de Robillard, (éds), « Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* N°1, <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55> édition du 26 mars 2007, consulté le 11 avril 2007.
- ROBILLARD, D. de, 2003. « Français, variation, représentations : quelques éléments de réflexion », *Cahier du français contemporain*, N°8, pp. 35-61.
- TABI-MANGA, J., 2000. *Les politiques linguistiques du Cameroun*, Paris, Karthala.
- TRIMAILLE, C., 2003. *Approche sociolinguistique de la socialisation langagière d'adolescents*, Thèse de Doctorat, Université Stendhal-Grenoble III.

Conventions de transcription

+	pause	v :	allongement vocalique
[]	transcription phonétique	()	comportement non verbal
X	syllabe inaudible	=	enchaînement rapide
T	témoin	E	enquêteur
**	interventions de l'enquêteur sous forme de relance	<u>soulignement</u>	productions simultanées des interlocuteurs